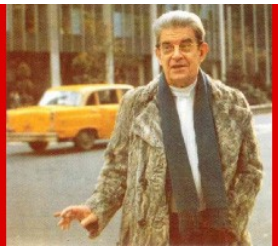
Le maître de demain, c'est dès aujourd'hui qu'il commande — Jacques Lacan

Lacan Quotidien



n° 713 – Samedi 3 juin 2017 – 18 h 58 [GMT + 2] – lacanquotidien.fr

Sommaire

Michel Gheude, La langue et la liberté

Nicole Borie, Savoir y faire avec la honte

HITLERO-TROTSKISME : LA CONTROVERSE

Serge Dziomba, Un oubli, un désir, une bévue
Pierre Sidon, Bal tragique chez les lepénotrotskistes

NOUVELLE CONTROVERSE dans le CHAMP FREUDIEN

LA FIN DE LA PSYCHANALYSE ?
OUI ou NON ?
Jorge Alemán, La fin de la psychanalyse
Mauricio Tarrab, Une prophétie de J. Alemán

Lacan Cotidiano
Suplemento especial de Lacan Quotidien

Nueva Controversia dentro del Campo Freudiano
¿EL FINAL DEL PSICOANALISIS ?
¿SI O NO ?
Jorge Alemán, El final del psicoanálisis
Mauricio Tarrab, Una profecía de Jorge Alemán
Jorge Alemán, Los incautos se equivocan
Anna Aromí, Más fácil de decir que de soportar
Miquel Bassols, El fin de la deriva no es su objeto
Zully Flomenbaum, El don de la profecía
Vicente Palomera, Esjatologías

CRISIS IN VENEZUELA

Luc Garcia, Le circuit fermé des pétrodollars

La langue et la liberté

par Michel Gheude

Babel. On connaît l'histoire : toute la terre avait une seule langue et les mêmes mots. En hébreu, *safa*, dont l'étymologie renvoie à la lèvre, au bord, à la limite, à la frontière. André Neher traduit par « la terre entière était une seule frontière » (1).

Le monde de Babel est un cercle fermé, sans ouverture. Dans ce monde, les mots ne sont pas dissociés des choses. Les uns et les autres sont des *devarim,* des paroles-choses. Or sans écart entre les mots et les choses, entre le signe de la langue et son référent dans le monde, point de liberté possible. La parole humaine est « emmurée dans la matière ».

L'homme n'est libre ni de ses pensées ni de son discours. Le mensonge n'est pas possible. Mais impossibles aussi l'imagination, la fiction, la poésie, la symbolisation, l'abstraction, l'invention, la confrontation des idées, la contradiction. La différence est effacée. Toutes les paroles sont semblables, dit le texte. Toutes les paroles sont scellées, dit Rabbi Eléazar, fermées sur elles-mêmes. L'homme est lié, lié dans son rapport aux choses et dans son rapport aux autres hommes. Rien n'est discutable. Il n'y a pas de place pour le dialogue, seulement pour un monologue collectif.

Nous sommes là dans une parole totalitaire qui brise la liberté dont la matrice est la possibilité de ne pas dire les choses comme elles sont. Klemperer a patiemment décrit cette langue totalitaire dans son livre sur la LTI (2), la langue du troisième Reich, qui est, *mutatis mutandis*, de même nature que la langue stalinienne. Tous sont censés parler d'une seule voix la langue du parti et celui qui ne s'y conforme pas strictement se désigne par son langage comme ennemi du peuple, à « rééduquer». Neher dit de la parole babélienne qu'elle est « concentrationnaire ».

Pour la tradition juive, ce totalitarisme est une idolâtrie. Les babéliens construisent une tour qui doit monter jusqu'au ciel et relier le nadir au zénith. Ils concentrent leur société autour de cet axe vertical, pyramidal, strictement hiérarchique. Il s'agit bien pour les babéliens de construire un monde alternatif à la création, dont le roi Nemrod sera aussi le dieu. On placera, au sommet de la tour, une statue représentant l'idole, glaive au poing. Les babéliens veulent renverser YHVH.

Or YHVH, le dieu de Moïse, est un dieu qui ne se définit que comme dieu de la liberté, celui qui libère de la servitude. Il y a une totale cohérence politique entre la langue totalitaire des babéliens et la Tour qu'ils construisent pour renverser YHVH.YHVH répond donc à l'idolâtrie des babéliens par la confusion des langues et la dispersion sur toute la terre.

Avec cette dispersion, l'homme repasse d'un monde clos à un monde ouvert. Dès la fin de cet épisode, s'ouvre l'histoire d'Abraham qui détruira les idoles de son père et répondra à l'appel de YHVH : « Pars ! Sors de ton pays, de tes origines, de la maison de ton père, vers le pays que je te ferai voir (*Genèse*, XII, 1) ». Avec ce départ, l'homme sort de l'enfermement dans un monde un, fermé sur lui-même. Il prend le risque de vivre dans un monde désormais ouvert et multiple, un monde de rencontres, de découvertes, de changements. Un monde de liberté.

Quant à la confusion des langues, elle réintroduit de la différence. Les mots retrouvent leur distance d'avec les choses. Le cheval est un cheval, mais il y a autant de mots pour le nommer qu'il y a de langues. Et de même l'image d'une pipe n'est pas une pipe. Après Babel, se comprendre, c'est se traduire. La communication est le travail qui consiste à rapprocher ce qui est séparé. À unir ce qui est épars. C'est l'évidence pour des langues différentes. Mais cette réalité est la même à l'intérieur d'une seule langue.

Deux hommes ne parlent jamais exactement la même langue. La distance entre le mot et la chose redonne à chacun une liberté de discours. Et à chacun la nécessité d'interpréter les discours qui viennent à lui. L'autre est autre. Le comprendre, c'est reconnaître sa singularité et la découvrir. C'est prendre le temps de le traduire. Pour soi. Pour d'autres. Et le traduire, contrairement à ce que dit le proverbe, ce n'est pas le trahir, c'est au contraire le seul moyen de s'en rapprocher.

Ainsi l'action de YHVH n'est pas qu'une punition. C'est surtout une bénédiction. YHVH répare l'erreur des babéliens.

Tout populisme est au contraire une tentative de *rebabéliser* le langage. Il dénonce toute représentation comme une traduction nécessairement infidèle de ce que vit et ressent « le peuple », compris comme un corps unifié par un langage sans équivoque dont les mots disent les choses comme elles sont, tandis que les mots des « élus » et des «élites » sont par définition déni de réalité, travestissement, mensonge, manipulation. La langue du populisme se prétend transparence, refus de la médiation, de la distance, du pluralisme des interprétations. Le populisme voit dans toute traduction une trahison.

C'est pourquoi, il est, entre autres, si favorable au référendum. D'une part, le référendum court-circuite les élus : les citoyens décident eux-mêmes. Pas de médiation, pas de traduction. D'autre part, ils votent sur une proposition qui ne peut plus être transformée par personne. Les minorités sont enfermées dans les mots de la majorité. Plus de négociation, plus d'interprétation, plus de compromis. La majorité s'impose une fois pour toutes et ferme le débat.

Toute lutte contre l'extrême droite est une lutte pour la reconnaissance de chacun comme libre de mettre en œuvre dans sa parole la « difficile liberté » inscrite dans la langue.

Intervention prononcée à Bruxelles le 22 avril 2017,
lors du Forum européen SCALP (Série de Conversations Anti-Le Pen)

1 : Neher A., *L'exil de la parole, du silence biblique au silence d'Auschwitz*, Paris, Seuil, 1970, p. 112.

2 : Klemperer V., *LTI, la langue du Troisième Reich,* Paris, Albin Michel, 1996.

Michel Gheude est écrivain et journaliste. Animateur de l'émission du centre communautaire laïc juif sur Radio Judaïca (Belgique). Il a enseigné à Paris VIII et à l'ULB (Université libre de Bruxelles).
La révolution n'est pas finie *est son dernier essai, paru en 2016.*

Savoir y faire avec la honte

par Nicole Borie

En 2002, événement sidérant : le FN parvient au deuxième tour de l'élection présidentielle. Nous avons été surpris parce que le vote FN nous paraissait impossible et inavouable. Une honte entourait de son ombre ce vote FN, mal assumé, dans le secret de l'isoloir. En 2017, la présence du FN au deuxième tour n'est plus une surprise. La honte s'est effacée.

La honte est une expérience intime qui produit rarement une plainte conduisant à consulter. En revanche, elle est présente dans une psychanalyse, prise dans le cortège des culpabilités inconscientes. Elle vise ce qui reste toujours profondément divisé en chacun de nous. Elle sourd de cette déchirure intime si difficile à supporter.

La honte induit deux versants inextricablement liés.

- Au-delà de l'inavouable, il y a l'idée pour le sujet d'une sorte d'exploit de se montrer tel qu'il est. Jusque-là, en tout cas jusqu'en 2002, le voile de la pudeur se portait plutôt bien à cet endroit. Cela change.

- L'autre versant est que la honte inclut l'idée increvable de la réconciliation.

Lacan n'a eu de cesse d'enseigner l'incomplétude en contrepoint de ces deux versants, c'est-à-dire consentir à cette division et essayer d'en supporter les conséquences. C'est sur ce terme de honte qu'il s'adresse à Vincennes en 1969 aux étudiants qui s'impatientaient à l'écouter parler ; il termine son « Impromptu » en leur disant : « Le régime vous montre. Il dit — *Regardez-les jouir.*» (1) Précédemment, il venait de leur parler de cette honte, honte de vivre dont il précisait qu'il fallait en craindre la disparition, car alors se révélerait l'obscénité d'une vie réglée sur un commandement à jouir qui « se compte, se comptabilise, se totalise » (2). Une vie qui ne cherche plus à faire l'effort de s'inscrire avec des mots incertains. Cet effort s'oppose à la manière éhontée d'imposer à l'autre sa pensée, voire son mode de jouir.

Et en effet, le « regardez les jouir » de Lacan ne fait plus honte. Donald Trump n'hésite pas chaque matin à nous déverser sans vergogne ses derniers états d'âme qui, s'ils le divisent peut-être, ne semblent pas lui faire honte.

L'évolution de la honte est une question pour les psychanalystes. Freud nous a appris que la honte a partie liée avec la haine qui est toujours, en son fond, haine de soi. Cette haine s'associe aisément avec la honte de vivre. Et les slogans d'autoproclamation, tels que « On est ce que l'on est », ont depuis toujours absorbé cette honte et l'ont enveloppée d'une image souriante, d'un souhait de mort sur soi-même – enfin réconcilié avec ce que la jouissance a toujours dans son fond de morbide et de tellement certain. Dans *Society*, nous pouvons lire un article sur cette honte qui hante certains électeurs de Marine Le Pen et le soulagement obtenu de pouvoir se lâcher dans ses meetings, enfin réunis, enfin libres.

Cette honte s'associe au désespoir, dont Lacan a toujours fait une cause suspecte. Rejoindre son être dans des scénarios mortels, aussi privés que spectaculaires, ne cesse de l'augmenter.

Reconnaitre notre incomplétude nous laisse la responsabilité de la honte ressentie qui nous divise. Si nous consentons à faire émerger juste assez cette honte, peut-être nous poussera-t-elle à argumenter, à penser à plusieurs le monde devenu incertain.

Nous pouvons nous demander quelles conséquences la disparition de la honte provoque sur le malaise dans la civilisation. Que peut dire la psychanalyse, après avoir repérer cette évolution ?

Nous voyons l'embarras produit par l'affaiblissement de la valeur éducative et morale de l'interdit. La montée de la crainte des pertes de valeurs, la crispation sur des formes établies de rapports sociaux, crispation qui se fait très moralisante, et MLP ne cesse d'agiter avec exaspération ce chiffon de la décadence.

Face à cela, la culpabilité pourrait nous laisser sidérés ou nous pousser à regarder par le trou de la serrure le spectacle du monde « inoccupé de soi-même ». Nous n'allons pas mourir de honte, mais nous n'allons pas attendre le temps des regrets ou celui du pardon et de la réconciliation. Nous allons essayer de vivifier ce que l'aiguillon de cette honte nous permet de regarder en face. Il s'agit de ne pas laisser la culpabilité et l'ombre du désespoir nous laisser mourir de honte. Analysants, nous préférons avec notre embarras trouver sur la scène des solutions non idéalisées et pragmatiques, qui prennent en compte ce que nous pouvons comprendre. Nous continuerons cet effort qui produit des bouts de vérité éprouvés dans l'échange avec d'autres qui, eux aussi, s'efforcent de traiter avec le point insupportable de leur intimité.

Le temps pour comprendre dans lequel nous sommes tenus de nous engager mettra en relief ce que la différence entre semblables et cette division profonde en chacun produit de lien social.

1 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse,* Paris, Seuil, p. 240.
2 : *Ibid.*, p. 207.

HITLERO-TROTSKISME : LA CONTROVERSE

Un oubli, un désir, une bévue

par Serge Dziomba

Cher Jacques-Alain Miller,

Ce que disent les trois auteurs du texte paru sur le site de *Mediapart* (1) est factuellement juste. J'ajouterai simplement – ce que je vous indiquai dans mon article « Une erreur » (2) – que, dès 1941, *La Vérité* publiait plusieurs témoignages sur le sort réservé aux juifs par les nazis. La prise de distance politique des trois leur fait oublier ce point.

En ce qui concerne l'axe traversant 1944-2017, il est en apparence solide mais résiste-t-il à l'examen ? La question qui a traversé la Résistance était : Quelle libération ? À partir de 1943, chaque courant était traversé par cette question qui devenait pressante. Les Américains, on s'en méfiait, au moins dans des secteurs importants de la Résistance. Chez les trotskistes, avec l'analyse léniniste de l'opposition des intérêts de classes contradictoires, encore plus. Il faut se rappeler l'attitude américaine qui prévoyait de faire de l'Allemagne et d'autres pays d'Europe des zones sans industries, seulement susceptibles de fournir des ressources agricoles aux États-Unis (Plan Morgenthau). Cette question de la pression américaine pour son hégémonie est même évoquée par Jean Moulin dans un rapport à de Gaulle en mai 1943 : « Il s'agit de prendre le pouvoir contre les Allemands, contre Vichy, *et peut-être contre les alliés* » (3). De Gaulle relate également le problème de la Libération en ces termes, où il craint que l'AMGOT (Allied Military government of Occupied Territories) « prenne l'administration de la France » et conteste la décision de Roosevelt d'attribuer « le pouvoir suprême en France » au général Eisenhower, qui « devrait, à ce titre, choisir lui-même les autorités françaises qui collaboreraient avec lui » (4). Voilà le contexte.

Votre référence à 1793, « la Patrie en danger », me paraît renvoyer à la défense de la révolution, la levée du peuple en arme contre les « grands », la moyenne noblesse, une grande partie du clergé qui, alliés aux Prussiens et à l'Autriche, envahissent la France voulant mettre bas la République qui vient de naître. J'y vois une similitude avec la guerre civile de 1918-21 en URSS, où les ouvriers et les paysans en arme combattent les armées dirigées par la noblesse russe soutenue par l'argent, les armes et le blocus des pays occidentaux, en particulier la France et l'Angleterre. Le point commun en est le moment historique où est né réellement du nouveau, avec la volonté de le défendre, et là il y a un souffle, un désir et un refus.

Les conquêtes de 1945 ont été précédées par la prise en main, dans beaucoup d'endroits en France, des usines, des villes où, après le départ précipité de l'occupant, les habitants ont eux-mêmes dirigé, organisé le quotidien. Il y avait en France un véritable souffle révolutionnaire, avant que ne soit recréée une infrastructure classique de l'État, dans un mouvement contradictoire de poussée des contraires, sanctionné ensuite par les accords de Postdam et de Yalta.

L'« internationalisme total », comme vous le nommez, fut celui de Laurent Schwartz, il apparaît dans le ciel des idées, c'est sa « bévue ». Souvenez-vous, Molinier est mort dans l'insurrection de Paris.

Bien à vous,

1 : Cf. Broué M., Présumey V. & Stora B., « Hitléro-trotskyste », *Mediapart.fr*, 1er juin 2017, repris dans *Lacan Quotidien*, n° 712, 2 juin 2017.
2 : Dziomba S., « Une erreur », *Lacan Quotidien*, n° 684, 2 mai 2017.
3 : Madjarian G., *Conflits, pouvoirs et société à la libération*, UGE, 1980, p. 12. (souligné pour cet article)
4 : De Gaulle Ch., *Mémoires de guerre*, 1942-1944, livre de poche, tome 2, p. 260.

Bal tragique chez les lepénotrotskistes

par Pierre Sidon

Dans le concert affolé du bal (1), je lis un double déni :

- déni du caractère inéluctable de l'exploitation de l'homme par l'homme,

- déni du danger supérieur du nazisme ou du fascisme.

Le premier déni, révolutionnaire, c'est le rêve d'une fraternité universelle. Or Lacan démontre qu'il ne saurait y avoir de fraternité sans ségrégation. L'universel apparaît donc pour le moins compromis. Je pose une première question : qui est exclu de cet universel ? Mais ce premier déni est aussi celui du fait que cette ségrégation est l'apanage du maître. Je pose donc une deuxième question : une fraternité sous les auspices de quel maître ?

Le deuxième déni, quant à lui, a mené à la capitulation face au nazisme. Ce deuxième déni répond donc, par les faits, aux deux questions posées.

Conclusion : le déni révolutionnaire du caractère inéluctable de l'exploitation conduit à la pire des dominations – c'est aussi la thèse de Lacan sur la Révolution –, et au camp de concentration – c'est aussi la thèse de Lacan sur la ségrégation.

Que faire ? Accepter l'exploitation et, avec elle, toutes les dominations ? Collaborer avec celles-ci ?

Dire qu'elles sont inévitables, c'est accepter la structure du discours du maître, qui est aussi celui de l'inconscient. Collaborer est donc inévitable et il vaut mieux le savoir. Cela ne dit pas *comment* collaborer. Cela ne dit pas non plus qu'il n'est pas possible de travailler pour améliorer les choses.

C'est seulement qu'en politique comme dans la vie, l'idéal conduit dans le mur… de l'impossible.

1 : Cf. Broué M., Présumey V. & Stora B., « Hitléro-trotskyste », *Mediapart.fr*, 1er juin 2017, repris dans *Lacan Quotidien*, n° 712, 2 juin 2017.
Cf. Miller J.-A., *Le Bal des lepénotrotskistes*, Navarin, 2017. Texte d'abord paru dans *Lacan Quotidien*, n° 673, 27 avril 2017.

NOUVELLE CONTROVERSE dans le CHAMP FREUDIEN

LA FIN DE LA PSYCHANALYSE ?
OUI OU NON ?

JORGE ALEMÁN : LA FIN DE LA PSYCHANALYSE / 2 JUIN 2017

(Seulement à la fin advient l'Autre commencement)

Tout ce qui se passe de façon exceptionnelle dans le monde de la psychanalyse, tous ces petits et grands événements étonnants, géniaux, malheureux, misérables ou grandioses témoignent de sa fin accomplie. Cette fin n'est évidemment pas chronologique, des institutions perdureront, des conférences, des analyses, etc., mais son travail fondateur et instituant a connu son point culminant.

Maintenant, on n'a qu'à prêter attention aux combinatoires diverses de sa fin, l'énorme travail qu'implique la fin elle-même, spécialement son style dans le « mode de conclure ». La psychanalyse n'a jamais souhaité être éternelle comme la philosophie.

C'est un nouveau et un grand privilège d'assister à sa fin et d'accompagner « le dur désir de durer ». Et puis, Lacan restera ouvert à un nouvel horizon dangereux : le Facebook pour « L'étourdit ».

MAURICIO TARRAB: UNE PROPHETIE DE J. ALEMAN / 2 JUIN 2017

C'est le début de la fin. Premièrement, on a déclaré que J.A. Miller était l'« auteur » qui élucide Lacan, on lui a gravé dans un bronze des remerciements en anticipant tout ce qu'on lui doit, puis on précise que la politique réelle est autre chose. Après les explications, nécessaires, face à l'arrivée en chair et en os d'un JAM pas momifié du tout, vient le deuxième pas : on prophétise la fin de la psychanalyse. Finalement on désire sa fin. Intensément. On y assistera satisfait. Et au premier rang.

En cas d'aveu, pas besoin de preuves. Ainsi, non seulement on est contre la psychanalyse, contre JAM, contre les Écoles, contre les collègues… ainsi, on est aussi favorable aux ennemis de la psychanalyse.

Mais comme la politique du pire est une tactique connue pour être totalement pourrie, elle annonce que, dans l'avenir radieux d'une nouvelle époque, il restera seulement… la gauche lacanienne. Si c'était « la droite lacanienne », ce serait la même chose, je le précise, car l'histoire, qui aujourd'hui se répète comme une farce, a démontré que ces extrêmes-là sont amies.

Tout cela dans les égouts de Facebook… et sans aucune pudeur.

Trad. Valeria Sommer.

Lacan Cotidiano

El amo de mañana, comanda desde hoy — Jacques Lacan

nº 5

SUMARIO

Nueva Controversia dentro del Campo Freudiano

¿EL FINAL DEL PSICOANALISIS ?

¿SI O NO ?

El final del psicoanálisis — Jorge Alemán

Una profecía de Jorge Alemán — Mauricio Tarrab

Los incautos se equivocan — Jorge Alemán

Más fácil de decir que de soportar — Anna Aromí

El fin de la deriva no es su objeto — Miquel Bassols

El don de la profecía — Zully Flomenbaum

Esjatologías — Vicente Palomera

El final del psicoanálisis

Jorge Alemán

2 DE JUNIO DE 2017

El final del psicoanálisis (Solo en el Final adviene el Otro inicio).

Todo lo que está aconteciendo de un modo excepcional en el mundo del psicoanálisis, todos sus pequeños y grandes sucesos desconcertantes, geniales, penosos, míseros o grandiosos dan testimonio de su Final cumplido. Ese final por supuesto no es cronológico, perdurarán instituciones, conferencias, análisis, etc. pero su trabajo fundante e instituyente culminó. Queda ahora prestar atención a las diversas combinatorias de su Final, el trabajo enorme que el propio Fin implica, especialmente su estilo en el " modo de concluir". El psicoanálisis nunca quiso ser eterno como la Filosofía. Es un nuevo y gran privilegio asistir a su Final y acompañar "el duro deseo de durar". Y luego quedará Lacan abierto a un nuevo horizonte — Peligroso el Facebook para el "Atolondradicho".

Una profecía de Jorge Alemán

Mauricio Tarrab

2 DE JUNIO DE 2017

La operación empieza a concluirse. Primero fue declarar a J.A. Miller un "autor" elucidador de Lacan, agradecerle en el bronce anticipado todo lo que se le debe, y se aclara que la política real es otra cosa. Luego de aclaraciones, necesarias, frente al arribo en cuerpo presente de un JAM no momificado por cierto, viene el segundo paso: Se profetiza el Fin del Psicoanálisis. Finalmente se lo desea. Intensamente. Y se asistirá complacido Y en primera fila.

A confesión de parte, relevo de pruebas. De esa manera no solo se va contra el Psicoanálisis y contra JAM, y contra las Escuelas y contra los colegas… de esta manera se va a favor de los enemigos del Psicoanálisis.

Pero como "cuanto peor, mejor" es una táctica tan podridamente conocida, ya anuncia que en el futuro venturoso de una nueva época solo quedará…la izquierda lacaniana. Si fuera "la derecha lacaniana" sería lo mismo, aclaro, ya que la historia que hoy quiere repetirse como farsa, ha demostrado que esos extremos son amigos.

Todo eso en la cloaca de Facebook… y sin ningún pudor.

Los incautos se equivocan (a propósito del Final)

(Respuesta a M. Tarrab)

Jorge Alemán

Desde hace años mantengo un gran interés por la temática del Final y el Otro Inicio en la obra de Heidegger. Incluso he buscado las resonancias lacanianas de la cuestión hasta titular uno de mis textos "La experiencia del Fin" Como estos temas siempre retornan en mí, esta mañana de forma improvisada, para eso me sirvo del facebook, intenté una reflexión sobre el Final, en un sentido heideggeriano, del psicoanálisis. De pronto una corriente de suspicacia tarambana se suscitó de un modo creciente.

Hasta el punto que uno de los suspicaces me ve como alguien que está montando una "operación" para desmontar las Escuelas, atacar a JAM, destruir el psicoanálisis, favorecer a los enemigos del psicoanálisis y así por último querer, desear, una vez todo destruido, que reine la "izquierda lacaniana. "El suspicaz me toma por un maldito idiota, pero esta no es la cuestión importante. ¿A quién se dirige? ¿frente a quién o quienes se reafirma? Para este señor todo lo que hace y dice, todo aquello por lo que apuesta, si es que apuesta por algo, debe inspirarle muy poca confianza. Sólo así se puede entender que un soplido mío sobre una cuestión más bien especulativa sea una especie de tsunami frente al cual este hombre se vanaglorie de ser el gran salvador de la fragilidad de su mundo victimizado supuestamente por mí.

Respuesta de Mauricio Tarrab: "… una cuestión más bien especulativa"… "peligroso Facebook para el "Atolondradicho". (Aleman dixit).

¿Política? nada nada. Mauricio

Más fácil de decir que de soportar

Anna Aromí

"El psicoanálisis se va a morir" me decía, hace más de veinte años, el penúltimo de mis analistas, inquieto por los efectos transferenciales del desembarco del Campo freudiano en Barcelona. Tenía razón.

El psicoanálisis tal como él lo conocía, y lo practicaba, iba a morir. Más bien ya estaba muerto.

Por eso, y porque yo estaba bien viva, aunque fuera a veces a pesar mío, como vivos estaban el empuje de mis síntomas y el de mi deseo, tuve que retomar el análisis con otro analista.

Ese otro analista, cuando le reproduje la frase, simplemente me dijo: "no hay que hacer mucho caso, cada generación cree que detrás suyo no habrá nada". Me produce alegría, y no veo razón para ocultarla, este nuevo desembarco que se está produciendo. El de ayer se llamaba Campo freudiano, el de hoy se llama Zadig, y no se sabe cómo se llamará el de mañana, pero lo habrá: ¿escuchan a los jóvenes? Es el desembarco de lo vivo del psicoanálisis, de su real.

El real del psicoanálisis no se deja inmovilizar por las patas de un diván. Ni por las de una institución. No verlo es desconocer que el psicoanálisis se inventa cada día, con cada analizante, en cada sesión.

Más fácil de decir que de soportar.

El fin de la deriva no es su objeto

Miquel Bassols

Cada deriva tiene su fin, aunque sea el más inesperado en relación a su objeto y el más funesto para el sujeto que lo sufre.

Entiéndase "fin" en su sentido más freudiano y "deriva" en el sentido con el que Lacan tradujo el concepto de *Trieb* (pulsión) pasando por el inglés: es el "drive" (pulsión) que se convierte en "dérive", en la deriva que pasa a través de las lenguas. Entonces, cada *Trieb* tiene un *Ziel* (fin). El fin de la pulsión es siempre la satisfacción, tal como sostiene Freud en "Las pulsiones y sus destinos". Pero ¿cuál es su *Objekt*, su objeto? La pulsión es, en efecto, deriva que sólo busca su satisfacción a expensas del sujeto y del placer homeostático del Yo. Y ello en la contingencia del encuentro con un objeto que —esa es toda la cuestión, estimado Jorge— se revela siempre distinto con respecto al fin de la satisfacción.

Dicho de otro modo: el fin del goce no es su objeto, se goza con un fin —no siempre el mejor— pero el objeto está en otra parte —no siempre confesado ni confesable—.

Sin duda, nuestro amigo Jorge Alemán quiere utilizar la palabra "Fin" en su sentido heideggeriano. Lo avisa, hace años dedicó al tema un excelente libro titulado *La experiencia del fin:*

psicoanálisis y metafísica[1]. Y su apresurado comentario publicado en Facebook que motiva aquí el mío, no menos apresurado, pide sin duda ser leído desde él, habiendo leído a su vez cuidadosamente sus páginas. Sorprende sin embargo que en ese comentario —¿dirigido a qué en realidad, con qué objeto?— utilice la palabra "final" en lugar de "fin". Podemos hablar del final de la tragedia de Hamlet —donde no queda, como se suele decir, ni el apuntador— pero ese no será nunca su "fin", el del deseo que se realiza en la resolución de la trama. "Final" tiene sin duda connotaciones mucho más teleológicas, más apocalípticas incluso, a pesar de que se lo quiera modular como "Otro inicio". La experiencia del final, también la del análisis, no será nunca la experiencia del fin.

La elaboración de Jorge Alemán nos conduce en sus páginas, con un brillante estilo en claroscuro, a través de la lógica lacaniana para separarse de la lógica hegeliana: "Lacan precisamente, a diferencia de Hegel, concibe un fin que es el propio de la experiencia analítica que no se resuelve en una totalidad que garantice el encuentro de la Verdad con el Saber".[2] Recorrido impecable para separar el saber de la verdad (no hacen falta, de hecho, las mayúsculas para encontrar su disyunción) y presentarnos una salida heideggeriana del fin, "una torsión distinta a una superación hegeliana"[3]. Es la que parece escoger el autor para pensar el fin del lado del no-todo, de la verdad y de la lógica del goce femenino. Interesante.

Pero llama la atención también, a través de todas las páginas de *La experiencia del fin*, la confusión del fin con el objeto, abordado sólo tangencialmente en su recorrido por el lado del objeto del arte[4] y del lado del objeto técnico[5]. ¿*Quid* del objeto como causa de la experiencia, incluida la del fin o la del final?

Digámoslo sin rodeos: confundir el fin con el objeto lleva a una deriva fatal.

Entonces, ¿final del psicoanálisis? Es cierto, nada nos permite suponer que el psicoanálisis sea eterno. Más bien podría, según indica Lacan, fenecer por su propio éxito —la pulsión de nuevo, que yerra su objeto para alcanzar su fin—. No, nada nos indica, estimado Jorge, que el psicoanálisis vaya a ser eterno. Pero el deseo, el deseo que Freud sostuvo hasta el final, el deseo con el que concluía su "Interpretación de los sueños", ese deseo, estimado Jorge, es tan eterno como indestructible. Y es con él con lo que nos las tenemos que ver cada día para no creer "culminado el

---

[1] Jorge Alemán, *La experiencia del fin: psicoanálisis y metafísica*. Miguel Gómez Editores, Málaga 1996.

[2] *Opus cit*. p. 19.

[3] *Ibídem,* p. 23.

[4] *Ibidem,* p. 49.

[5] *Ibidem,* p. 128.

trabajo fundante e instituyente" del psicoanálisis. Esa observación va sin duda destinada al corazón de la Escuela y de la AMP. ¿Con qué objeto?

La Escuela es un medio para la causa analítica. Es cierto también, estimado Jorge, que la Escuela no es el fin del psicoanálisis. Algunos podrán entonces maltratarla confundiendo, precisamente, la causa con el fin, el objeto con la satisfacción. Pero es por eso precisamente que si esa Escuela llega a funcionar al servicio del fin, de la satisfacción de cada uno, hay que ponerla patas arriba cada vez que convenga. La Escuela no es un fin pero es el mejor medio que tenemos siguiendo la enseñanza de Lacan para hacer existir la experiencia y la causa analíticas. Y requiere de un deseo que se sepa reconocer eterno, sin final, para defenderla también cuando convenga.

Respuesta de Jorge Alemán:

"Una respetuosa y elaborada respuesta a mis palabras en fb. Gracias Miquel."

El don de la profecía

Zully Flomenbaum

Querido Miquel Bassols,

Comparto un nuevo Post de hace unos minutos, de Jorge Alemán, dispuesto una vez más a dar alguna de sus batallas.

Me llevó a pensar en una frase del Talmud, que dice que desde que se terminó la época de los profetas, el don de la profecía está destinado a los tontos.

Tendría que fijarme si la traducción que hago es exacta, el apuro en escribirle me impide hacerlo.

He leído posts de este estilo y otros donde este Sr. se esconde tras el ruido y las esquirlas de la bomba diciendo lo contrario de lo que había dicho antes. Les llamábamos en la época de mi militancia en Argentina "tira bombas" y esto no le hace bien ni al psicoanálisis ni a nosotros, los que trabajamos en el marco de la Escuela Una responsables por las consecuencias de nuestras palabras.

Un saludo afectuoso.

Esjatologías

Vicente Palomera

¿Jorge Alemán, esjatológico ? ¿Por qué escribir esjatológico con jota? Porque hay dos palabras morfológicamente parecidas en español: escatológico, que significa pornográfico -de *skatós*, del griego, excremento- y "esjatológico", noticia de lo último. Es un curioso caso de homonimia pero advirtamos que la preocupación de Jorge es más bien esjatológica: el psicoanálisis desaparecerá, se esfumará próximamente. El psicoanálisis se diluye. El final está cerca. *The end is near.*

J. Alemán me ha recordado a Jean Bertrand Pontalis que, en un texto titulado *La saison de la psychanalyse* (1997), auguraba que los días del psicoanálisis estaban contados, que ya había llegado a su última estación. No olvidemos que los ataques y las críticas que sufre el psicoanálisis nunca inquietaron a Freud quien los leía siempre como una "crisis de confianza" que surge en algunos psicoanalistas en el curso de su carrera.

Aunque seguramente la expresión "crisis de confianza" no sea la más adecuada para hablar de los presagios agoreros que Alemán ha escrito en "su muro", puesto que antes pudimos leer en *Lacan Quotidien* el dedo que escribía: *mene, tekel, ufarsin* (*El festín de Baltasar*). Era el dedo que nos estaba invitando a entrar en una nueva estación para salir de los muros de la AMP e intervenir y "hacer existir el psicoanálisis en el campo político". ¿Así nos muestra el pensador y el escritor brillante su resistencia a seguir el paso dado mediante **Zadig** en un campo que tal vez imaginaba reservado solo para la "izquierda lacaniana"?

Seguramente mi inquietud esté infundada, pero es la pregunta que pasó por mi cabeza al leer sus reflexiones esjatológicas en el muro.

Lacan Cotidiano
Redactor jefe: Miquel Bassols
Redactora adjunta: Margarita Álvarez

Comité ejecutivo:
Jacques-Alain Miller, presidente
Miquel Bassols, Eve Miller-Rose, Daniel Roy

CRISIS IN VENEZUELA

Le circuit fermé des pétrodollars

par Luc Garcia

Lors de son voyage de retour de Yalta, Roosevelt a pris deux décisions. La première fut d'autoriser son conseiller de toujours et fidèle lieutenant, Harry Hopkins, à rentrer de son côté. La seconde nous intéresse plus particulièrement : recevoir les Al Saoud sur son bateau. Ceux qui n'étaient que de petits princes wahhabites en leurs contrées, ont compris l'intérêt de venir discuter business sur le bateau du président fatigué et amaigri par des semaines de voyages et des milliers de kilomètres parcourus.

Du carburant Al Saoud

Un paramètre avait pesé de tout son poids de *brent* crémeux et collant dans la stratégie militaire de la Seconde Guerre mondiale : le carburant. Tout occupé à bâtir ce qui deviendrait les Nations Unies comme testament d'une mort qui arriverait quelques mois plus tard, sans avoir vu la fin d'un conflit dans lequel il fut un acteur majeur, Roosevelt n'en avait pas moins gardé le pragmatisme des bons comptes.

Partant, l'Arabie Saoudite des Al Saoud a longtemps joué un jeu bizarre et le joue encore. Ses princes, nombreux, sont des financiers aguerris, clients d'avions de chasse de la maison Dassault ou de la maison d'en face, Loockheed Martin, et fixent les prix du baril en fonction du vent qui tourne. Le levier est économiquement très simple : fermeture du robinet pour faire monter les prix ; ouverture du robinet pour les faire descendre.

Mais la péninsule arabique n'est pas la seule à être bien née en matière d'énergie fossile. Les Amériques aussi. Et, dans les Amériques, le Venezuela ne l'est pas moins.

Du carburant vénézuélien

On a beaucoup parlé du grand ami vénézuélien de M. Mélenchon que fut feu M. Chávez. On a aussi parlé du chávisme et des chávistes. On a disserté sur le comment du pourquoi de la politique du *Presidente*, qui arrosait tout azimut ses terres en pétrodollars. Beaucoup ont été prêts à fermer les yeux sur son style pour le moins singulier. N'en restait pas moins que Petróleos de Venezuela SA, la compagnie pétrolière appartenant à l'État vénézuélien, ne pompait pas seulement du pétrole. Elle pompait aussi beaucoup, énormément, miraculeusement, une masse colossale d'argent, qui n'arrosait pas seulement le pays en actions de bienfaisance. Or, désormais, les prix du pétrole rendent les exportations vénézuéliennes beaucoup moins attrayantes. Les inoxydables Al Saoud ont bien réduit le flot de barils et les prix ont eu beau sensiblement augmenter, le Venezuela pour sa part, est sur la paille.

Le pays est en effet confronté à l'essoufflement social caractéristique des mono-économies, lorsque l'on ne produit rien mais que l'on thésaurise sur une denrée de première nécessité soumise aux aléas, présentement saoudiens – car, dans le paysage pétrolier, eux seuls comptent.

Voilà ce qui arrive aussi quand un pouvoir nationalise à tour de bras des activités de matières premières qui n'offrent aucun amortisseur économique.

Les enveloppes de pétrodollars

Mais un autre puissant facteur entre en jeu. On connait le Zeus d'André Gide dans son *Prométhée mal enchaîné* (1). Il fait tomber une enveloppe à terre, quelqu'un la ramasse, à qui Zeus demande de mettre une adresse vers laquelle l'expédier, ce que s'emploie à faire l'obligé qui en retour reçoit de Zeus une gifle. Clac. Joli retournement. Chávez, nouveau Zeus, a passé son temps à gifler ceux qui déplacent les enveloppes de billets pour les faire circuler. Certains ont profité de la redistribution des richesses ? Le passage fut temporaire.

Le giflé, c'est chacun en tant qu'il s'est trouvé piégé dans le petit stratagème de Zeus-Chávez. Généreux, ivre de liberté, celle plutôt crasse de croire que le circuit fermé de l'argent dans son pays pourrait lui éviter de commercer avec d'autres pour favoriser une autosuffisance meurtrière, Le président Chávez a répandu des *pétro-billets* sous enveloppes. Et maintenant, vient l'heure des gifles, dûment attribuées par son successeur dans la continuité à la présidence, Maduro. La redistribution des richesses nationalisées se chiffre actuellement à plus de 50 morts en quelques mois dans les rues.

Des exemples comme ceux-là sont nombreux en Amérique latine. Le caoutchouc brésilien serait aussi parlant que le pétrole vénézuélien. Chaque fois, l'enjeu est de fermer des frontières pour n'en laisser filtrer que des rentes à l'aller et rien du tout en retour. L'abolition de l'État de droit accompagne finalement très bien cet étourdissement populaire qui veut croire qu'il retrouve la main sur l'enveloppe. Or, un État qui n'échange rien est un État qui est mort. Vendre du pétrole ne veut pas dire faire commerce du pétrole. D'ailleurs, les Al Saoud l'ont bien compris qui investissent en Europe et spécialement en France : les pétrodollars seuls, planqués dans des tiroirs, les asphyxieraient.

Le circuit fermé de la dette

Lacan s'est saisi de la question de l'échange dans cette parabole gidienne et fait remarquer : « Zeus tente d'y participer [au circuit de l'échange] comme par effraction, en engendrant une sorte de dette à laquelle il ne participe en rien » (2). Voilà Chávez. Voilà la combinaison politique actuelle, où les largesses économiques – s'appuyant sur des conceptions aussi erronées que dispendieuses – fricotent avec le totalitarisme, tout en prétendant que l'on peut vivre d'amour et d'eau fraîche épurée dans des caves.

Si jadis on disait souvent qu'une évolution sociale ou économique aux États-Unis précédait de dix ans son inscription comme pratique en Europe, M. Mélenchon a fait fondre ce délai quant à l'Amérique latine en inscrivant immédiatement une proposition mise en œuvre présentement au Venezuela et d'où s'origine une partie des tensions actuelles : la convocation d'une l'Assemblée constituante. Par quel miracle, alors même que le PDG de la France insoumise claironnait que cette mesure serait libératrice, alors même qu'il menaçait M. Macron de prendre Matignon, personne n'a songé à lui faire remarquer qu'une Assemblée constituante est toujours au profit de celui qui l'initie.

Dès lors, on notera l'admirable confusion sur laquelle danse Mélenchon et du même pas le successeur de Chávez : quand ils disent « convocation de l'Assemblée constituante », beaucoup entendent « convocation des États généraux ». Et beaucoup encore entendent « dynamitage ». Alors qu'il faudrait entendre : même si ton petit cœur bien élevé ramasse l'enveloppe des billets à terre pour la passer à qui de droit, n'oublie pas qui l'a posée là et qu'elle l'a été pour te piéger.

1 : Gide A., *Le Prométhée mal enchainé*, Gallimard, Paris, 1925.

2 : Lacan J., *Le Séminaire*, Livre V, *Les formations de l'inconscient*, Texte établi par J.-A. Miller, Seuil, Paris, mai 1998, p. 51-52.

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur
1, avenue de l'Observatoire, Paris 6e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).
Rédacteur en chef : Daniel Roy (roy.etenot@gmail.com).
Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.
Chroniqueurs
(à venir)
Maquettistes : Cécile Favreau (Mi-dite) ; Luc Garcia.
Électronicien : Nicolas Rose.
Secrétariat : Nathalie Marchaison.
Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.
Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Daniel Roy.

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.